

SECTEUR DU BÂTIMENT

Entreprises aveugles !

L'administration ne communique pas avec les entreprises. Et faute d'avoir développé elles-mêmes leurs propres systèmes d'information, elles sont comme aveugles. Le secteur du bâtiment tourne ainsi au ralenti, selon l'AGEA. Situation engendrant plutôt des surcoûts.

Lyas Hallas - Alger (Le Soir) - Des milliers de milliards de dinars ont été mobilisés par l'Etat dans le cadre du plan quinquennal 2010-2014 pour construire des logements, des routes et d'autres infrastructures. Or, l'accès difficile à l'information ne permet pas aux entreprises du bâtiment d'appréhender le marché. Aussi bien dans

sa dynamique que dans ses perspectives. «Nos PME sont pénalisées et réduites à réagir de manière désordonnée et peu efficiente aux signaux du marché», se plaint l'Association générale des entrepreneurs algériens (AGEA). De même qu'elle s'offusque du nombre d'appels d'offres infructueux publiés par les journaux :

«Nous lisons très souvent dans la presse nationale des avis d'appels d'offres infructueux qui concernent des projets de construction de logements et d'infrastructures socioéducatives pourtant importantes pour améliorer les conditions de vie du citoyen.» Et de souligner : «La relance de ces marchés prendrait pas moins d'une année, ce qui va engendrer des surcoûts et des retards dans la réalisation.»

Pourtant, indique l'AGEA, plus de 90% de l'ensemble des logements construits de 2005 à 2009 l'ont été par des entreprises privées et étrangères. Et qu'il existe près de 35 000 entreprises de construction. La quasi-totalité de ces entreprises appartient aux privés. Le secteur public ne représente que 43 entreprises.

L'AGEA recommande en ce sens que «les missions diplomatiques soient dynamisées pour qu'elles fournissent aux entreprises algériennes des informations sur les partenaires crédibles à contacter et à mettre à contribution dans les transactions commerciales».

S'exprimant en marge d'une réunion du bureau national de l'AGEA, tenue avant-hier au siège de l'association à Bab Ezzouar, Alger, Mouloud Kheloufi, son président, est revenu sur les recommandations formulées à l'issue de la journée d'étude organisée le 18 juin dernier à Boumerdès, en prévision des états généraux de la PME devant être organisés au mois de septembre prochain.



Photo : Samir Sid.

Le secteur du bâtiment tourne au ralenti.

Hormis les difficultés d'accéder à l'information, M. Kheloufi a insisté sur l'allègement des charges fiscales et parafiscales pour les PME du bâtiment.

Dans les propositions faites au gouvernement, dont nous avons une copie du texte, l'AGEA plaide pour que «le taux de la taxe sur l'activité professionnelle (TAP) soit ramené de 2% à 1% et qu'elle soit retenue à la source, que la taxe sur les matériels roulants (camions, engins, bétonnières...) soit purement et simplement annulée, que l'amnistie fiscale (annulation des pénalités) soit généralisée aux entreprises poursuivies dans le cadre du régime forfaitaire pour

une période de deux ans, qu'une remise de 8% sur la part patronale dans les cotisations à la Cnas soit appliquée...». Les facilités revendiquées par les entrepreneurs s'étendent également aux financements et à la bureaucratie. «Il est difficile de se procurer des ressources financières à des conditions attractives. Les banques ne répondent que parcimonieusement aux sollicitations des PME. L'administration entretient une bureaucratie handicapante à laquelle s'ajoute l'absence de mobilisation des institutions en charge du développement de l'entreprise», regrette-t-on.

L. H.

Du ciment de mauvaise qualité sur le marché

M. Kheloufi s'est dit, par ailleurs, «satisfait» des mesures prises par le groupe Gica (ciment) pour faire face à la pénurie de ciment pendant l'été et «stabiliser» les prix. Le groupe public effectue des opérations d'importation pour combler le déficit sur le marché.

D'autant que les cimenteries algériennes ont repris la production après un hiver assez dur où les baisses de tension et les coupures d'électricité, explique Abdelkrim Selmane, un autre responsable de l'Association générale des entrepreneurs algériens (AGEA), les avaient mises au ralenti. «Une cimenterie consomme en énergie ce que consomme une ville de la taille d'Oran. Et dans les périodes où l'énergie électrique est beaucoup sollicitée, les cimenteries peinent à tourner à plein régime et sont parfois à l'origine des délestages opérés à travers certaines zones urbaines», a-t-il avancé. Et de jeter un pavé dans la mare : «Maintenant, le ciment est disponible en qualité et en quantité.

C'est que le ciment importé du Portugal en temps de pénurie est de très mauvaise qualité. Ajoutons à cela les conditions de transport, de stockage et de distribution. A part le Gica, aucun privé, à vrai dire, ne dispose des structures et de la logistique adéquate pour importer le ciment. Opération qui nécessite beaucoup de technicité et de savoir-faire aussi.»

L. H.

HOMMAGE

Le professeur Touchène Brahim nous a quittés

Le professeur Touchène Brahim vient de nous quitter à sa façon, avec une grande dignité, sans crier gare, sans s'être jamais plaint de quoi que ce soit à qui que ce soit, malgré la gravité du mal qui le rongait depuis de longues années. Il a choisi pour ce faire, une date particulière, une année bissextile, comme celle qui l'a vu venir au monde un 29 février 1944 à Batna et à l'anniversaire du 50^e anniversaire de la renaissance de notre pays que nous avions jadis fêtée ensemble dans la liesse populaire et l'innocence des espérances. Sa vie entière a été marquée du sceau de l'opiniâtreté, marque de fabrique des gens de caractère et de conviction. Je laisse à d'autres le recours au terme d'entêtement, à la connotation manifestement ethnique et réductrice, utilisée parfois pour le caractériser.

Au plus loin que remontent mes souvenirs avec ce grand bonhomme, me revient en mémoire son inclination naturelle à être un leader : dans le quartier de notre enfance, la cité rurale de Batna, Kriem, comme on l'appelait, était le «chef», en charge de l'organisation aussi bien d'interminables parties de football que des jeux spécifiques de l'époque où l'imagination des enfants n'avait rien à envier aux subtilités des performances technologiques des jeux vidéo actuels ou encore pour planifier la stratégie des «guerres» de quartier, lesquelles relevaient (faut-il le préciser ?) plus de «la guerre des boutons» que des violences liées à la délinquance que l'on observe hélas actuellement.

A l'école primaire, et en particulier en 6^e, chez ce bon vieux Raymond Karouby, le responsable de la classe, c'était lui. Sa grande taille lui assurait le monopole de l'usage du tableau noir et sa dextérité, l'exclusivité de la gestion du Mirus, le poêle mythique de notre classe. Ces activités ancillaires n'étaient

qu'un adjuvant pour conforter sa position de «primum inter pares» puisqu'il mettait un point d'honneur à se positionner en haut du hit-parade des bons élèves.

Au collège de Batna (actuel lycée Ben Boulaid) de 1956 à 1962, puis au lycée Bugeaud (actuellement Emir Abdelkader), il était encore dans l'âme de chef de groupe. De caractère bien trempé, il était intransigeant, sans concessions et véloce au combat, car pour lui tout était «combat» ! J'ai le souvenir de cet adolescent au profil de «Grand Meaulnes», chargé d'une mission en pleine période coloniale : il s'agissait d'éloigner, pour le compte familial, des prédateurs indécis qui convoitaient un héritage aux dimensions lilliputiennes, niché sur un soc aride, quelque part entre Menaâ et Amentane.

Il s'était déplacé régulièrement et avec détermination vers ces lieux improbables, investi de cette impossible mission, sous le regard incrédule des copains de «l'équipe» que nous formions alors. Mais pour Kriem, une mission était faite pour être menée à bien et un jour, j'ai appris avec soulagement (et admiration) que l'objectif était atteint : ce modeste lopin de terre ne lui a apparemment jamais rien rapporté d'autre que la satisfaction du devoir accompli, mais pour lui, c'était précisément cela le sacerdoce : toute sa vie, il a œuvré avec un sens du devoir quasi spartiate.

Après un baccalauréat brillamment décroché au lendemain de l'indépendance à Alger, il sera de ceux qui ont animé la jeune école de médecine de Constantine avec comme condisciples Saïd Bouhelassa, Abdelkader Boudjemaâ, Azouz Lebied et de bien d'autres. L'homme ne se contentait pas d'être un brillant étudiant, il était engagé sur d'autres fronts au sein d'une société qui se forgeait : syndicalisme étudiant, lutte pour

les libertés incomplètement acquises aux côtés notamment de celle qui allait devenir son épouse, Dalila Ali Mokhnache...

Ancré dans des valeurs prônant la justice sociale et l'humanisme, il les défendait avec une farouche conviction, au point d'avoir eu mal à pâtir avec les autorités locales de l'époque.

Ayant suivi la dure voie de l'effort continu, il se présente avec succès au concours de l'internat. Commence alors une carrière initiée en gastro-entérologie à Mustapha poursuivie en médecine interne au Centre Pierre-et-Marie-Curie sous la férule du professeur Moulay Merioua et prolongée à Kouba : là, dès le début, il développe une activité de fourmi au sein de ses malades et dans sa fonction d'enseignant-chercheur : en ce qui concerne plus précisément les soins, il s'intéressa particulièrement aux graves problèmes liés aux lésions causées de l'œsophage qui nécessitent de la part de ceux qui les prennent en charge non seulement une solide expertise technique, mais aussi un engagement et un dévouement sans faille : le professeur Touchène, qui avait acquis les techniques de dilatations de l'œsophage dans les années 1970 à Marseille, s'est occupé de ce type de malades qui affluaient de tous les coins de l'Algérie avec une compétence et un engagement hors du commun : l'expérience acquise de son service est l'une des plus importantes du monde.

Cette expérience, rapportée lors des différentes réunions scientifiques, ne lui assurait pas que des amis, mais le professeur Touchène était un redoutable bretteur, rompu aux joutes scientifiques : quand l'adversaire avait la parole, il se mettait en position d'écoute «à l'aurassienne», le corps cambré en avant, les yeux mi-clos, les mains en cornet derrière les oreilles qu'elles

ramènent en avant, la bouche crispée sur un sourire goguenard, interrompue par la mastication de sa langue, ponctuée par des grognements discrets : ce dispositif se débloque quand la partie adverse a émis suffisamment de repères pour la compréhension du propos dont il n'attendait pas la fin : la riposte était prête, et dès qu'il avait la parole, ses arguments étaient martelés d'une voix syncopée et un poing qui marquait souvent le tempo sur la table. Cette riposte alliait la rationalité implacable à une véhémence de montagnard : les effets étaient imparablement dévastateurs.

Parallèlement à cela, le nombre considérable d'internes, de résidents, d'assistants, de maîtres de conférences, de professeurs qu'il a formés est tout simplement impressionnant : ajoutez à cela les nombreuses communications nationales et internationales, le laboratoire de recherche sur l'helicobacter pylori qu'il a animé pendant de nombreuses années, les journées d'enseignement post-universitaires qui en sont à leur 14^e édition, tenue en juin dernier pour la dernière d'entre elles, et qui se sont toujours clôturées comme il sied chez les carabins qui travaillent très durement dans la bonne humeur et une ambiance des plus festives : tout cela l'a désigné le plus naturellement pour faire partie de la première promotion de «professeurs émérites», titre qu'il n'a pas eu le temps de savourer : il n'aurait certainement pas paradé si le destin lui en avait donné l'occasion, car il s'agit là d'un remake du combat pour le lopin de terre de Menaâ-Amentane : c'est ce genre de détails qui pérennisera son souvenir, celui d'un homme infiniment humain et désintéressé trempé dans de l'acier. Adieu Kriem.

Didine

(Professeur Maâoui Mustapha, chirurgien)